

Après le dîner

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 32

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221992>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

vra s'étai partadja ein quatre bocons, l'écoila étai findya ein dou, lo gran pesson epècllia ein trài ou quatre breque, lo petit pesson tot èmèl-lua et lo visse trossà pè lo maitin. Lâi avâi omin-tè po trai ceint fran dè breque.

Et ce n'étai pas tot. Quand la coirda avâi rontu, lè palantsons avion paumâ lè z'homme contrè la mouraille d'onna tolla foorce que l'avion cru que l'ètion tu tia. Djan Pottu avâi lo brè gautso rontu et la tsamba draite repiantaie. Son valet Daniet lo cècllio dou cou trossi ; ion dâi vaulet avâi rêchu on to coup dè palantson dein lo doû que lo mâidzo avâi cru on momin que l'avâi l'etsena rontia ; l'autro vaulet avâi dou dâi bresi à tsatiè man. Lè z'autro z'homme n'avion pas grand mau, mâ l'iron tot èmotella. Lo lindèman matin Djan Pottu à trova ècri ein gross'ècretoura su sa poirta dè grandze ci verset : « Vau mi laissi quart dè pot dè mauda dein la tscaffa quèiè de férè chautu lo tru ! Oû-tou, Djan-Pottu.

Pierre-Abram Rêdzipet.

LA RECETTE

LA vie, pour l'oncle Sami et sa femme, la tante Louise, présentait un intérêt bien puissant : celui d'acheter, chaque mois d'avril, deux petits cochons de six semaines, roses, mignons et pas beaucoup plus gros qu'un matou de grandeur moyenne, et de les amener jour après jour à la perfection de leur rotondité. Etant passés maîtres dans cet art, ils aimaient beaucoup à en parler, et chaque fois qu'ils pouvaient mettre la main sur quelqu'un qui, par miracle, consentait à écouter, ils s'en donnaient à cœur joie. Ils n'avaient oublié aucun des cochons qu'il leur avait été donné d'élever et pouvaient raconter la vie entière de chacun d'eux, du jour de son arrivée à celui de sa métamorphose en saucissons... Son caractère, son tempérament, ses jours de maladie, le nom du propriétaire qui l'avait vendu, celui du boucher qui l'avait acheté, tout y passait... Il y avait des gens que cela intéressait, d'autres que cela ennuyait, et de ce nombre étaient les deux neveux préférés de la tante Louise, Auguste et Ulysse, qui, ayant à peu près vingt ans, n'aimaient rien autant que de batifoler. Mais leurs parents tenaient à ce qu'ils fussent respectueux envers l'oncle Sami et la tante Louise... (la famille, c'est la famille, et d'ailleurs, à force d'avoir élevé des petits cochons, les deux vieux disaient avoir deux ou trois titres à la Banque cantonale). De temps en temps donc, on envoyait l'un ou l'autre des deux jeunes gens leur faire une commission, avec la recommandation de rester un bon moment et d'être bien gentil.

Mais il arriva qu'un soir Auguste au retour de cette visite, bâilla si fort que son frère, qui le rencontra, éclata de rire.

— Tu t'es rudement embêté chez l'oncle, dit-il avec compassion.

— Un peu que je m'y suis embêté... ils m'ont raconté l'histoire de tous leurs cochons depuis l'année où ils se sont mariés — pas les cochons, eux — jusqu'à aujourd'hui... il y en a défilé au moins cinquante.

— Pardi, à qui le dis-tu?... l'autre soir... mais écoute-voir, si on leur faisait une farce de façon à ce qu'ils aient au moins quelque chose de nouveau à raconter.

— J'en suis... tu as une idée ?

— Oui.

Et Ulysse la développa tout au long, tandis que de joie Auguste se tapait sur la cuisse. Malgré qu'il fût déjà tard, ils se rendirent tous deux chez un de leurs camarades, grand farceur devant l'Éternel, dont ils désiraient le concours. Chez ce jeune homme, justement, on élevait beaucoup de cochons. Il y avait deux ou trois laies qui donnaient perpétuellement des rejetons ce qui fait qu'on en trouvait là de tous les calibres, depuis le mignon porcelet, pas plus gros qu'un lapin angora jusqu'au respectable cochon de six mois, prêt à être mis à l'engrais. Le camarade entra en plein dans la combinaison, et fit voir ceux des habitants du boiton qui convenaient le mieux en ex-

pliquant qu'il était assez facile de les transporter sans qu'ils crient et qu'il connaissait un truc. Tout allait donc très bien.

Le lendemain, Auguste, par hasard, passa devant chez son oncle au moment où la tante Louise donnait à manger à ses animaux préférés. Il s'approcha et la complimenta sur les progrès qu'ils avaient accompli ces derniers jours, puis il continua, confidentiel :

— C'est en Suisse allemande, là où j'ai été en échange qu'ils avaient toujours des cochons extra... Ils avaient un secret... moi je le sais leur secret, j'ai donné cinq francs au porcher pour qu'il me le dise...

— Un secret, dit la tante Louise fortement intéressée, qu'est-ce que c'était ?

— Oh je veux bien vous le dire, mais s'il vous plaît, ne le répétez à personne, ça pourrait m'amener des ennuis.

— Bien sûr que non, pense-te voir... je te jure bien que je ne le redirai à personne.

— Eh bien, tante Louise, écoutez-voir... avez-vous de la graine de raves ?

— Oui.

— Eh bien, mettez-en tous les soirs douze grains dans la soupe... pas un de plus pas un de moins... vous verrez le résultat.

— Non, mais que me dis-tu là !

— C'est comme je vous dis... ces gens là-bas, en Suisse allemande, ils faisaient facilement des cochons de six cent...

— Comment dis-tu?... de six cents ?...

— Oui, oui, essayez seulement, si ça ne réussit pas tant pis, ce n'est pas pour ce que ça coûte...

Sans rien écouter de plus, la tante Louise trotta vers la maison et s'en revint avec son cornet de graines de raves. Minutieusement, elle compta les douze petits grains gros comme des têtes d'épingles et les plongea dans la soupe qu'elle remua comme il faut de la main droite.

— Voilà dit Auguste, on verra ce que ça va donner, et il s'en alla en sifflant.

Le lendemain matin, en ouvrant comme de coutume la porte du boiton pour en contempler les bêtes, la tante Louise resta toute saisie : ses cochons avaient cru pendant la nuit comme un copon de pâte derrière le fourneau. Heureuse, elle appela Sami qui resta extrêmement surpris, la bouche ouverte et les yeux écarquillés.

— Que leur as-tu donné ? demanda-t-il quand il put parler.

La tante Louise regarda autour d'elle pour s'assurer de la solitude et répéta la confidence d'Auguste.

— Douze grains de raves !... pas possible !... cet Auguste quand même !... N'oublie pas d'en redonner ce soir.

La tante Louise n'avait pas peur d'oublier, et même, elle ne tenait pas d'impatience d'arriver au soir. Le moment venu, elle appela Sami pour lui faire contrôler le nombre des grains et assister à l'opération qu'elle accomplit avec solennité. Encore un peu eût-elle exigé de Sami qu'il ôtât son bonnet.

De toute la nuit, ils dormaient assez peu et le petit jour les trouva tous deux devant la porte du boiton, émus comme un chimiste devant son creuset où il vint trouver la pierre philosophale... Oui, en effet, ils avaient de nouveau cru pendant la nuit, et d'une façon si évidente que la tante Louise sentit les larmes lui venir aux yeux.

— Ti possible, disait-elle, ti possible... cet Auguste quand même, qui aurait cru... Il faudra le récompenser sur ton testament, Sami, lui donner un paire de cent francs de plus qu'aux autres.

Mais Sami ne trouvait pas les mots pour dire son émerveillement devant des cochons de deux mois qu'il avait payés huitante-cinq francs et qui en valaient à présent deux cents au bas mot... Par hasard, Auguste passait par là en revenant de la laiterie. Ce n'était pas tout à fait son chemin, mais il avait dû aller voir chez le marchand pour la charrue... La tante, du geste lui montra les deux cochons qui d'ailleurs avaient l'air plutôt effrayés et se tenaient dans un coin de leur réduit, immobiles, les yeux fixes, campés sur leurs courtes jambes et prêts à la fuite.

— Cré mâtin, dit Auguste, ça c'est une réus-

suite... et dire que ma mère n'a jamais voulu essayer... Avez-vous encore de la graine de raves, au moins ?... Parce qu'il suffit d'une fois pour faire tout manquer.

La tante en montra un gros cornet, une livre au moins, que Sami avait acheté la veille sur la Riponne. Elle le cachait derrière le contrevent de l'étable.

Pendant quelques jours encore les cochons continuaient à prospérer pour ainsi dire à vue d'œil. L'oncle Sami avait envie de passer une nuit avec eux pour les regarder croître, mais sa femme l'en dissuada...

Le samedi soir, ah, quel malheur !... voilà que la graine de raves disparut de sa cachette. L'oncle Sami et la tante Louise passèrent une partie de la nuit à la chercher en vain, et les voisins qu'ils allèrent réveiller pour leur demander, pour l'amour de Dieu, de leur en donner une pincée, déclarèrent qu'on ne semait pas des raves à ces heures et qu'ils n'avaient qu'à aller dormir... Le lendemain les cochons se trouvaient revenus à leur petitesse primitive et on eut beau recommencer l'expérience sur d'autres élèves, jamais plus elle ne réussit.

Néanmoins, l'oncle Sami et la tante Louise gardèrent de cette courte aventure un beau souvenir et toute leur vie tinrent leur neveu Auguste en particulière estime.

J.-L. Duplan.

UNE REMAUFFÉE !

POUR une remauffée, c'en est une et une fameuse, que j'ai entendue hier, vers midi, sur la place de la Riponne !

Une brave paysanne de la campagne trépiginais fiévreusement devant une dizaine de corbeilles vides, vous savez, vers les anciens magasins à Monsieur Gross et Madame Greiff. Tout à coup, la bonne vieille bondit et gesticule, en s'élançant au-devant d'un paysan, son fils probablement :

— Ah ! te voilà enfin, pandoure ! D'où sors-tu ? Voilà deux heures de temps que j'attends là ! Tu devrais avoir vergogne ! Je pense que tu es allé piquer trois décis ! C'est du beau, ça ! Et, c'est tous les marchés la même chose !

Tout ce discours était accompagné d'une gymnastique rythmique à faire pâlir d'envie Monsieur Jacques-Dalcroze.

Survint une auto, elles ne sont pas tant rares à ces heures par Lausanne ; le conducteur fait marcher sa cornette, sa manivelle à tredon, enfin tout le fourbi ; mais, la bonne vieille continue à gesticuler et à bouèler, comme une sourde. Le conducteur de l'auto s'arrête ; c'est un bon vivant qui sait prendre les choses du bon côté, il va vers la bonne vieille et lui dit, très poliment :

— Pardon, madame, auriez-vous la bonté de me laisser passer avec ma voiture ?

Mais, la mère n'est pas d'humeur à badiner ; elle se retourne, en gesticulant de plus belle et dit à l'automobiliste :

— Dites-voir, vous ; vous n'êtes pas plus pressé que moi ! Voilà deux heures de temps que j'attends ma chenoille de fils qui se traîne par Lausanne, et je n'ai pas de mécanique pour me ramener à la maison !

Eclat de rire général, recrudescence de la furie de la bonne mère Gongon ! Pour finir, il y a une procession de chars et d'autos qui sont arrêtés derrière la « mécanique » au mossieu ! Enfin, la mère se calme un peu et se décide à se tirer de côté, parmi ses corbeilles, en disant, parlant de tous ces véhicules qui défilent devant elle :

— Comme ils n'auraient pas pu rester à la maison, toute cette bande, au lieu de venir nous embêter par là !

L'heure du tram et du dîner était là, je n'ai pas pu suivre plus longtemps cette scène ; mais je ne suis pas le seul qu'elle ait amusé !

Pierre Ozair.

Après le dîner. — Vous ne vous êtes jamais battu en duel, docteur

— Moi, jamais ! Quelle émotion éprouverais-je en tuant un homme ?

— C'est vrai : l'habitude !